

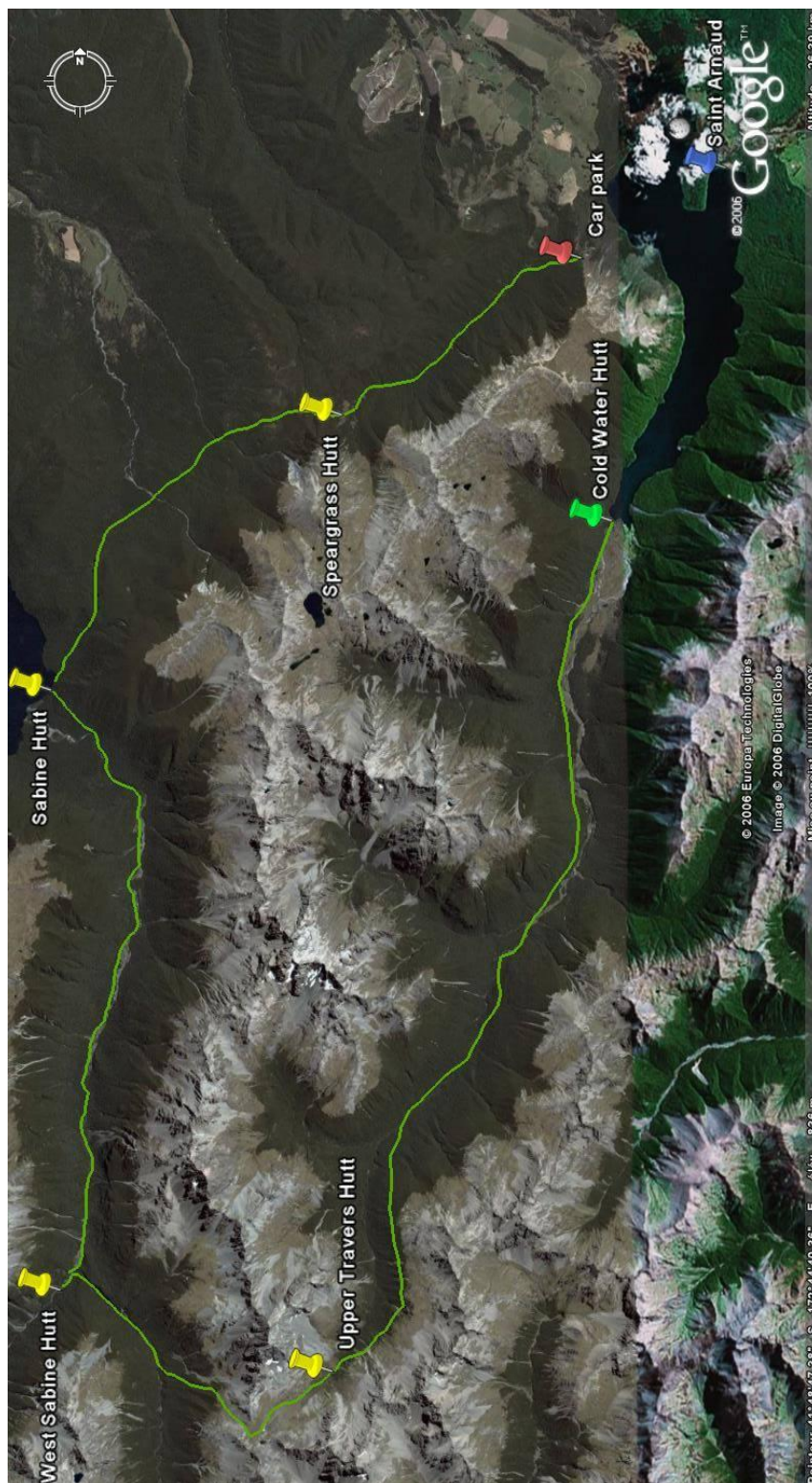


*Manu et Ben parcourent
la Travers Sabine Circuit
dans l'Ile du Sud,
Nouvelle Zélande
Octobre 2006*

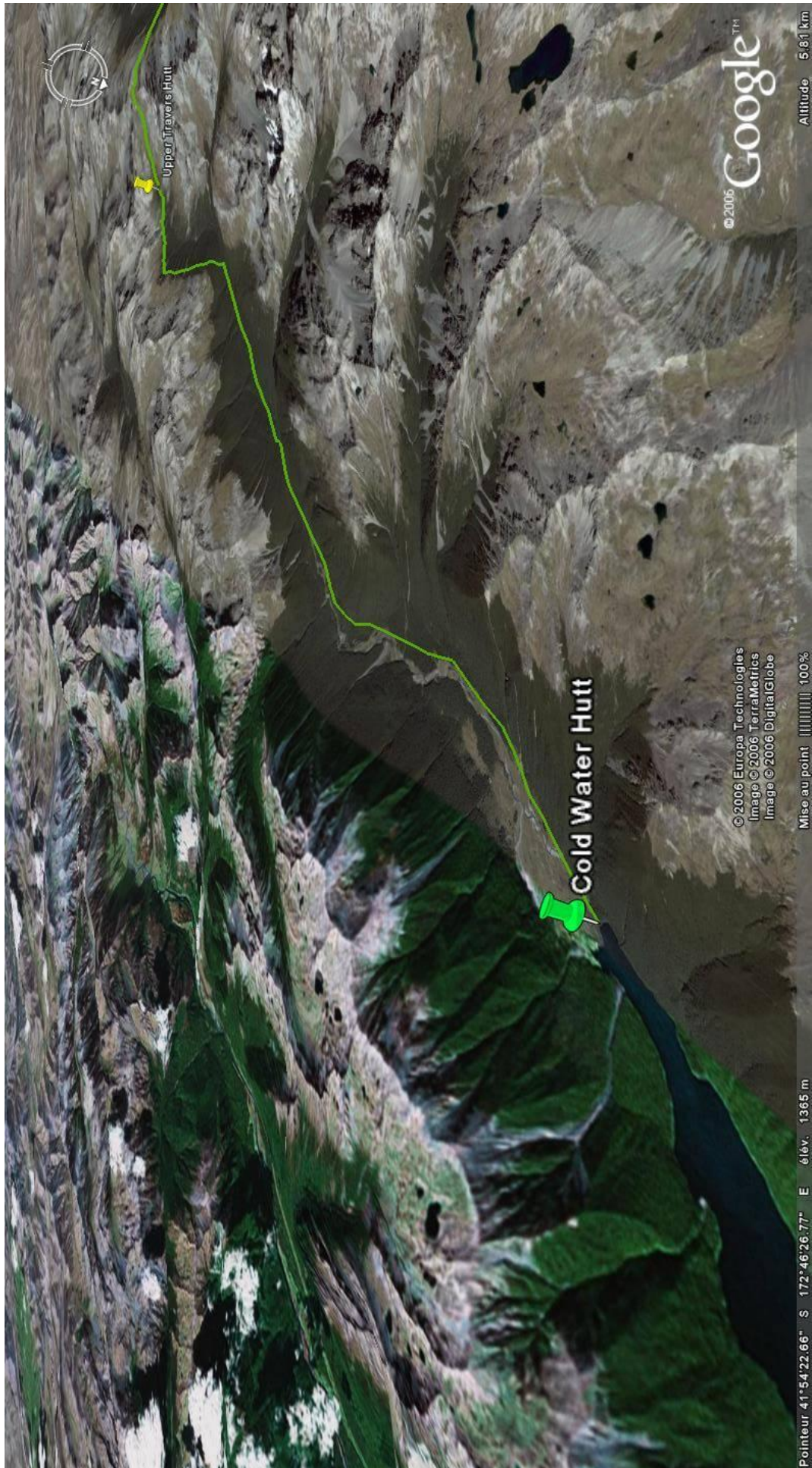
Table des matières

Table des matières.....	3
Introduction.....	5
Lundi 16 octobre.....	7
Mardi 17 octobre.....	13
Mercredi 18 octobre.....	21
Jeudi 19 octobre.....	27
Vendredi 20 octobre.....	33
Lexique.....	35
Sites web.....	35
Notes.....	35

Introduction



Le lundi 16 octobre, nous partons en randonnée pour 5 jours, dans la région des Nelson Lakes, Ile du Sud, Nouvelle Zélande. La base est Saint Arnaud. La randonnée commence au sud du lac Rotoiti, à la Cold Water Hutt, et se termine au sud est de Saint Arnaud. Nous quittons Saint Arnaud le lundi 16 octobre 2006 au matin et rejoignons notre point de départ le vendredi 20 octobre 2006, au soir.



Lundi 16 octobre.



Il est sept heures et le jour se lève sur St Arnaud, Nouvelle Zélande, Ile du Sud. C'est une heure matinale pour se lever pendant les vacances, mais Manu et moi avons prévu de partir en randonnée. Elle s'appelle la « Travers-Sabine circuit », du nom des deux vallées qu'elle traverse. Pendant 5 jours, nous allons d'abord descendre la Travers Valley vers le sud, franchir un col en bifurquant vers l'ouest, puis remonter sur St Arnaud, vers le nord, en empruntant la Sabine Valley.

Nous allons aussi longer deux lacs. Le premier est bordé par les quelques maisons en bois de St Arnaud. C'est le lac Rotoiti qui s'enfonce dans la Travers Valley. Le second, le lac Rotorua, est plus à l'ouest de St Arnaud.

La liste des choses à faire avant de partir est assez importante, et nous ne prévoyons pas de faire nos premiers pas avant 9h30. Nous allons pénétrer une nature sauvage, et c'est pourquoi nous devons d'abord nous procurer un *beacon locator*. Il nous faut aussi passer au *DOC center* pour nous acquitter des nuits que nous passerons en

refuge. A peine réveillés, tout s'enchaîne dans une certaine frénésie dans le but d'être à 9h au lac Rotoiti: pour pouvoir effectuer la randonnée en 5 jours, nous avons pris rendez vous avec un *water taxi* qui nous emmènera à l'extrémité sud du lac.

9h10, nous chargeons nos sacs sur le bateau, un peu pressés. Le temps est couvert et donne une dimension surnaturelle et calme aux montagnes qui bordent le lac. Le moteur démarre et les paysages commencent à défiler à mesure que nous pénétrons dans la Travers Valley. L'eau du lac est claire, remplie du vert des forêts qui nous entourent. Notre conducteur nous apprend qu'elle est potable (l'eau de Nouvelle Zelande contient une bactérie qui nécessite de la faire bouillir avant de la consommer).

Autour de nous, la nature est totale.

Je remplis le carnet d'intentions entre deux mots échangés avec le conducteur du bateau. Les nuages sont bas et on peut voir la forêt s'y enfoncer et disparaître dans les hauteurs. Parfois, envahissante, elle rejoint le rivage et lance ses arbres jusqu'au dessus de l'eau. Parfois, courtoise, elle se retire un peu et laisse apparaître une plage ou une chute d'eau. Il fait gris, mais ce paysage serein m'encourage à découvrir ce que cette région a à nous proposer.



Rapidement, nous rejoignons le tout petit refuge de la Cold Water Hutt. Arrimés à son ponton, nous vidons le bateau, et soudainement, un doute me remplit: où ai-je mis la carte ??? En même temps qu'il me semble impossible d'avoir oublié un élément aussi important, je réalise que notre départ de St Arnaud a été précipité Et je n'ai aucun souvenir de l'avoir mise dans mon sac à dos. Le conducteur s'apprête à nous laisser lorsque je lui demande de patienter quelques instants, pour vérifier. Après avoir vidé le sac sur le ponton, il faut se rendre à l'évidence: la carte est restée dans la voiture !! Je rage à l'idée de retourner à St Arnaud pour la récupérer, mais nous n'avons pas vraiment le choix ... L'aller retour nous coûtera 35 minutes et une course supplémentaire.

Je retrouve la Hutt et Manu vers 10h10 mais pas le temps de s'éterniser: 8 heures de marche nous attendent et c'est sans trainer que nous chargeons les sacs. Nous partons vers le sud et nous engageons dans la Travers Valley.

Notre départ raté devrait me peser, mais je

suis content de partir. L'air est frais, léger, et la vallée, grandiose. Sa coupe est caractéristique des vallées glaciaires: les pentes des montagnes s'arrêtent brusquement lorsqu'elles rencontrent le plat de la vallée. Celle-ci est dégagée: quelques arbres sont bien disséminés, ça et là, vivants ou morts, et les buissons de speargrass, hautes herbes jaunes, sont ici chez eux. Au milieu de ces prairies naturelles ondulant sous le vent, court la rivière Travers, furieux torrent d'eaux turquoises.

Pour compenser le retard accumulé, nous maintenons un rythme soutenu. Nous convenons avec Manu que nous alternerons celui qui mènera notre groupe. Ainsi, l'effort psychologique nécessaire pour maintenir la cadence sera partagé.

Le sentier est bien indiqué. Pour le moment, il se faufile principalement entre les bosquets de speargrass, mais parfois, se rapprochant des montagnes, il s'enfonce dans la forêt, sinuant entre les arbres et les mousses vertes qui s'y accrochent. Parfois longé par un petit ruisseau, il se transforme en boue, que nous franchissons, les pieds enfouis jusqu'aux



chevilles. Plus tard, un torrent ou une rivière à traverser nettoiera chaussures et guêtres ... jusqu'au prochain passage boueux !

Sous un ciel couvert, nous poursuivons notre route. Après une heure et demie de marche, nous empruntons par erreur un pont suspendu. Grace à la carte, nous réalisons qu'il faut faire demi-tour, perdant en tout vingt minutes et une bonne dose de patience. Encore une déconvenue, et l'heure d'arrivée repoussée d'autant. En revenant sur nos pas, nous décidons de simplifier notre pause de midi. Ainsi, nous ne nous arrêterons qu'une quinzaine de minutes en mangeant une barre de céréales. Exit le repas chaud pour ce midi,



l'heure est à l'efficacité.

C'est vers midi trente que nous posons nos sacs, le long de la rivière Travers. Il s'est mis à pleuvoir et nous ne quittons pas nos manteaux, abrités sous un arbre. Depuis deux heures et demie, nous avons soutenu une cadence élevée, sur un terrain accidenté. Autant dire que nous sommes fatigués et pas vraiment encouragés par le temps. Tout en mordant dans notre « repas », je vois passer un couple de *Paradise Ducks*.

Nous rechargeons les sacs quinze minutes plus tard, incapables de nous réchauffer et désireux d'arriver avant la tombée du jour au refuge. Les heures qui suivent, je marche la tête basse, attentif à mes pas. Il faut maintenir le



rythme, et cela m'empêche de profiter des paysages comme je le voudrais. Ca n'est pas très motivant, mais nous n'avons pas le choix. Régulièrement, je regarde en arrière pour garder un contact visuel avec Manu. Apparemment, c'est plus difficile pour lui.

Vers 15 heures, nous arrivons à la John Tait Hutt. Ce n'est pas notre destination finale, mais nous avons 30 minutes d'avance sur l'horaire. C'est encourageant, d'autant que les nuages se sont dispersés et que le soleil est éclatant, alors que nous franchissons le dernier pont avant le refuge. Nous déchargeons les sacs et profitons de cette pause pour admirer les paysages: la John Tait Hutt est posée à côté d'un torrent d'eau claire, et les montagnes environnantes, que nous pouvons enfin voir dans leur ensemble, la surplombent avec majesté. Bref, l'ambiance est à la bonne humeur. Manu et moi en profitons pour faire quelques photos et le





point sur la situation: nous avons encore 3 heures de marche devant nous, 3h de montée, mais au moins, le retard a été comblé. Heureusement, nous savons que seule cette journée est difficile.

Après avoir rempli ma gourde au torrent, nous repartons. La pente s'accroît: nous sommes à 800 mètres d'altitude et la Upper Travers Hutt, notre destination, est à 1300 mètres. A mesure que nous progressons, le ciel se couvre à nouveau, et bientôt, une pluie fine se met à tomber, rapidement remplacée par des flocons. C'est très beau, mais d'autant plus difficile. Fatigué, j'avance entre ces buissons dont les branches ploient maintenant sous le poids de la neige. Par moment, le sentier s'éloigne de la rivière Travers. Le manteau neigeux absorbe alors les bruits, avale ceux de la rivière. Seul subsiste le crépitement des flocons se posant sur les cailloux. Comme nous entrons dans le nuage, la brume se fait plus épaisse. Les couleurs s'uniformisent quelque part entre le bleu et le blanc, quelque part entre les ombres, entre le réel et l'irréel.

Extenué, j'atteins un coude du sentier, bifurquant sur la gauche face à la rivière. Le chemin devient plus accidenté sur quelques mètres, sinuant entre les rochers, puis débouche sur une petite plaine d'herbes hautes, couvertes de neige. Au fond, l'Upper Travers Hutt, adossée à la montagne. Je pense

qu'à ce moment, Manu accueille la nouvelle avec soulagement.

Moi aussi, je suis content de voir notre objectif si proche. J'avance encore un peu quand Manu attire mon attention sur la gauche: à une cinquantaine de mètres, quelques chamois s'enfuient, escaladant la montagne, creusant la neige à chacun de leurs bonds.

Il ne me reste qu'un petit ruisseau à franchir pour atteindre les marches du refuge. Il s'agit de mon premier refuge en Nouvelle Zélande, et je ne sais pas exactement à quoi m'attendre. La pièce principale est très grande, équipée d'un plan de travail en inox pour la cuisine et d'une table avec des bancs. Attendant à la pièce de vie, un dortoir où nous



dormirons seuls ce soir, et dehors, à une trentaine de mètres, des toilettes. Je découvre, réconforté, que le refuge est équipé d'un poêle, trônant en plein milieu, à côté duquel attend un joli tas de bois. Transi de froid, Manu allume un feu et rapidement, la chaleur qu'il diffuse nous redonne des forces.

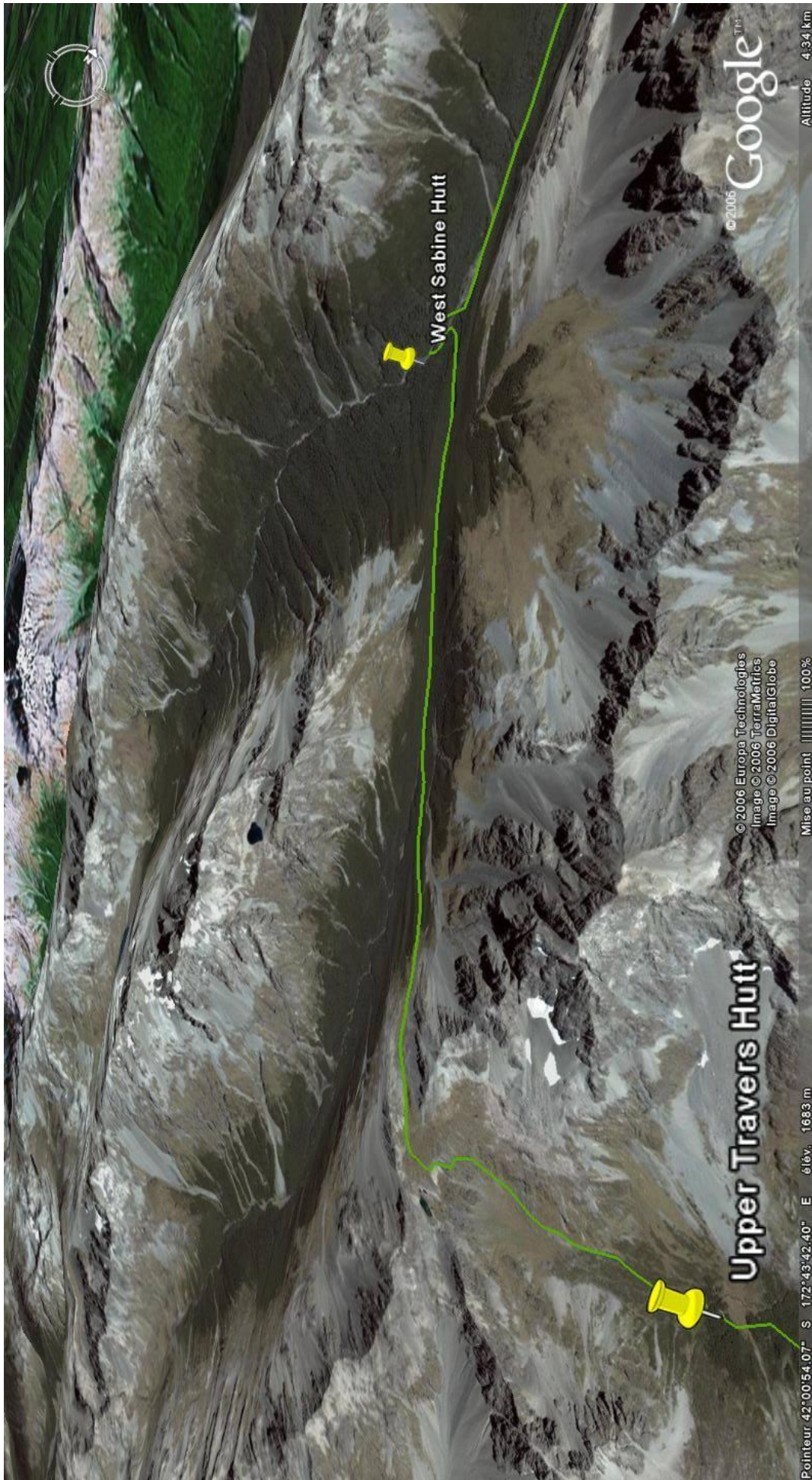


Le constat suivant concerne l'eau: elle n'arrive pas jusqu'à la Hutt, et il nous faut remplir les gourdes au ruisseau en contrebas. Ca signifie aussi qu'il faut faire une croix sur la toilette. Du coup, je décide d'enfiler ma tenue du soir, sèche, et suspend mes vêtements, trempés, au dessus du feu.

Revenu de l'effort consenti aujourd'hui, j'organise le repas avec Manu. Ce soir, nous

mangerons des plats déshydratés. Ils sont étonnamment bons mais ni le repas, ni le café, ni le feu ne parviennent à réchauffer vraiment Manu. Ainsi, une fois toutes les contingences évacuées et le carnet d'intentions rempli, nous glissons vers nos duvets. Il est 20h30, la neige continue de tomber dehors, et avec elle, la nuit. Tout cela est fort paisible, grand, mais je n'en profite pas beaucoup, rapidement emporté par les songes ...





Mardi 17 octobre.

Il est sept heures du matin. Je ne sais pas dire si je me réveille vraiment, tant j'ai l'impression de ne pas avoir dormi. J'ai commencé ma nuit dans le hamac. S'il est très confortable, le duvet et un pull n'ont pas réussi à me tenir au chaud. Ce sera donc un bon moyen de se détendre, mais pas pour y dormir la nuit, à priori.

Depuis le matelas sur lequel je me suis finalement allongé, je regarde par la fenêtre. Le paysage monochrome de la veille a disparu et c'est un spectacle superbe que la vallée nous offre : le ciel est bleu et le jour se lève à peine. Les montagnes qui nous entourent apparaissent clairement, couvertes de neige. Pour le moment, seuls les sommets sur notre gauche sont éclairés par le soleil, leur donnant une couleur ambrée. Les parois, dont les rochers dépassent difficilement de la neige, reflètent le bleu du matin qui se lève.

Alors que mon regard descend pour observer nos alentours, je comprends mieux la géographie du lieu, cachée la veille par la brume : nous avons atteint un plateau intermédiaire qui, comme dans la vallée, est dégagé et recouvert de buissons d'herbes



blondes, à moitié enfouis sous la neige. Se frayant un chemin où il peut, un torrent serpente entre les fourrés, puis, suivant la courbe de la pente, plonge vers le nord, dans la vallée Travers, où il se transformera en rivière, puis en lac.

Les parois des montagnes sont blanches. A mesure que l'heure avance, les flancs orientés à l'est se chargent de couleurs chaudes, contrastant avec le froid qui règne dehors. Le feu s'est éteint dans la pièce principale, et il me semble que le plus gros effort de la journée sera de sortir de mon duvet. Pour achever de plomber ma motivation, Manu m'annonce que mes vêtements ont à peine séché.



Malgré tout, les paysages sont tellement beaux que je n'éprouve que du bonheur quand nous sortons du refuge, vers 9h. Le jour est définitivement levé, et les couleurs du matin ont laissé place à une lumière éclatante, nous donnant une visibilité exceptionnelle. Nous effectuons nos premiers pas vers le torrent pour remplir les gourdes. Nous n'avons maintenant qu'elles pour transporter l'eau, car j'ai



perdu le bouchon de notre bouteille la veille. Ce n'est pas dramatique, mais nous allons devoir être plus vigilant et faire le plein plus souvent.

Le torrent évolue sur le plat que nous avons vu plus tôt, depuis le refuge. Il est couvert de ces herbes hautes, disposées comme autant d'oursins géants, couleur paille. Les cailloux que nous commençons à apercevoir sont recouverts d'un lichen bordeaux. Nous sommes au début du printemps, et le sentier n'a pas encore été beaucoup emprunté. En avançant, les herbes me caressent les jambes, à mesure que j'essaye de repérer où se poursuit le sentier. Il disparaît régulièrement, devenant difficile à suivre. Pour notre progression, la meilleure indication reste les marques oranges qui jalonnent le sentier depuis le début de la randonnée. Après trente minutes de marche, ces balises deviennent encore plus importantes: la végétation se raréfie, et le sentier disparaît encore d'avantage sous de longues langues de neige. Nous dépassons la « bush line » et entrons dans la partie

purement minérale de la montagne. Ici, il n'y a plus que des pierres et de l'eau.

La pente s'accroît, et nous approchons de l'extrémité sud de la vallée, cernés par un cirque rocailleux. La neige est maintenant partout, et nous ne pouvons plus avancer sans enfileur les crampons. S'obstiner serait dangereux et exténuant. Même équipés ainsi, la neige continue parfois de se dérober sous mon poids, m'enfonçant jusqu'à la cuisse. J'essaye de deviner les endroits où elle s'est



changée en glace, à la recherche d'appuis solides. La pente atteint maintenant facilement les 60 degrés et je tente de simplifier son escalade en effectuant des lacets et m'aidant des mains pour avancer. Manu est meilleur que moi à ce jeu et ouvre la marche.



L'escalade se poursuit une bonne trentaine de minutes, sillonnant entre d'imposants rochers que la neige n'a pas réussi à recouvrir. Les montagnes qui nous surplombent surveillent notre progression solitaire et délicate. L'effort est intense, et Manu me demande une pause « barre de céréales », accordée quelques marques plus haut. L'effort, le soleil et le goût du sucre décuplent ma soif. Je consomme l'eau de ma gourde avec frénésie.

L'arène rocheuse qui nous entoure constitue l'extrémité sud de la vallée. Sur notre droite, vers le Nord, nous profitons d'une vue magnifique sur la vallée. Les lignes horizontales qui séparent la neige des buissons, les buissons de la forêt, sont très nettes.

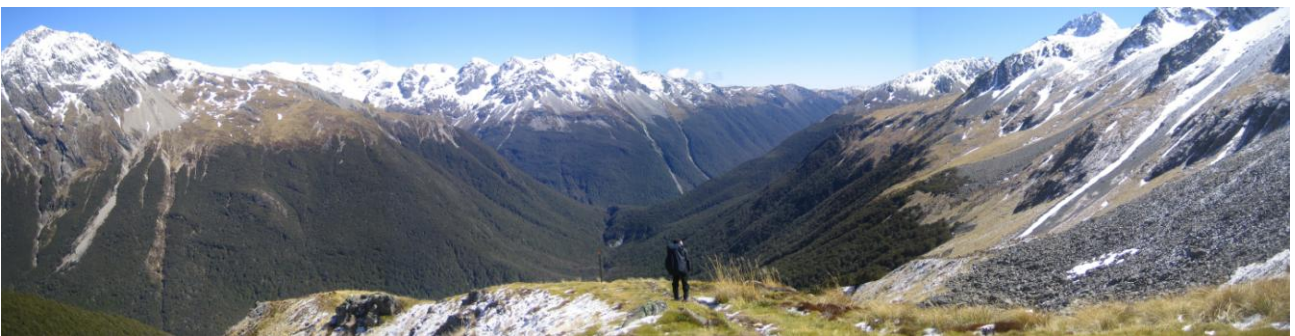
La pente, doucement, s'atténue. Nous sentons que le col approche, mais chaque butte en cache une autre. Finalement, vers 11 heure et demie, nous atteignons le col, cernés par la neige. D'un seul coup, nous pouvons embrasser d'un seul regard la vallée Travers, que nous allons quitter, et la vallée Sabine, qui nous attend. Elle n'est pas bien différente de sa voisine, mais c'est surtout leurs dimensions, contemplées dans leur ensemble, qui forcent l'admiration. Plongeant des sommets dans la vallée, des cicatrices verticales marquent la montagne, témoignant d'avalanches d'arbres ou de rochers.

Satisfaits par notre effort, profitant seuls de ce superbe panorama, nous posons les sacs une quinzaine de minutes.

Enfin, il faut que nous commençons à redescendre: sachant où se trouve le refuge de ce soir, nous pouvons voir clairement le chemin qui nous attend, et la distance à parcourir. La descente sera longue et difficile: nous sommes à 1800 mètres, et la Hutt est à 600 mètres.

Nous commençons notre descente dans la neige. Un peu plus bas, nous rencontrons notre premier panneau indiquant le début d'un passage d'avalanches et nous invite à ne pas nous arrêter. Même si selon mon analyse de la configuration, les risques ne doivent pas être très élevés, nous allons respecter cette consigne.

Quelques minutes plus tard, la neige disparaît presque complètement du sentier. Nous retirons nos crampons. Pour l'instant, nous ne sommes pas encore dans la forêt, et seuls quelques arbres jalonnent notre route. Certains entravent le sentier de leurs



branches, compliquant la progression. Le paysage immédiat est assez désolé, fait de caillasse et d'herbes grillées. Le lointain panorama est dominé par la vallée et ses chaînes de sommets, superbes.

La pente qui s'accroît et le sentier, fait de petits graviers glissants, rendent la descente hasardeuse, exténuante. Le poids des sacs à dos n'aide pas à trouver un équilibre et mes cuisses commencent à me brûler. De plus, nous avons épuisé nos réserves d'eau au col. Quand j'entends un petit ruisseau sur notre gauche, je propose à Manu, un peu en contrebas, de faire une halte. Nous quittons le sentier pour le rejoindre et remplir nos gourdes. Silencieux, nous buvons, et sans vraiment le réaliser, je m'assois. Je suis harassé par la descente, et bien que nous soyons encore sur un passage d'avalanche, j'oublie que nous ne devons nous arrêter que le temps de faire le plein. Une vingtaine de minutes passent, sans que je le réalise vraiment, assis sur une pierre, les yeux dans le vague.

Manu me tire de mes rêveries car une telle pause devrait être celle de midi. Il faut repartir. Je recharge mon sac et lui emboîte le pas.

30 minutes de plus et nous rejoignons la forêt et l'ombre. Le petit ruisseau ou nous avons rempli notre gourde, est devenu un torrent puissant, grondant sur notre droite. La progression se poursuit dans un pli de la montagne et n'est pas moins fastidieuse, les gravillons glissants ayant cédé la place aux racines et aux rochers. Un moment, je crois avoir dépassé, sans m'en rendre compte, le panneau indiquant la sortie du passage d'avalanches, mais les abords du sentier me prouvent que nous y sommes toujours: des arbres morts, arrachés, déracinés, déchirés, le longent, tous projetés dans la même direction, témoignant de la violence d'une avalanche qui a dû avoir lieu cet hiver. Parfois, nous devons les enjamber, parfois, quand ils sont trop grands, les contourner.

Brutalement, après avoir descendu quelques racines un peu abruptes, le sentier se transforme en un charmant petit plat moelleux et ombragé, bordé d'herbe verte. Ce changement soudain nous indique que nous avons rejoint le fond de la vallée et survient juste avant une petite bifurcation sur notre droite. Le torrent qui nous accompagnait jusque là, traverse le chemin et, juste avant de rejoindre un bras de la rivière Sabine, rapides turquoise grondant sur notre gauche, se ramifie en une multitude de tout petits bras, navigant entre de minces morceaux de verdure. Cet endroit, moitié à l'ombre, moitié au soleil, est magnifique: la lumière qui filtre par les branches fournit à la végétation tous les accessoires pour peindre chaque nuance de vert. Il est 13h30, et nous posons les sacs pour



manger.

L'occasion est trop belle pour la laisser s'échapper: pendant que le repas chauffé tout doucement (pâtes et légumes au menu ce midi), je fais un brin de toilette et rince mes vêtements de randonnée. Après tout, qui sait si le refuge nous offrira la configuration nécessaire pour reporter tout ça à ce soir? Mes vêtements mouillés sèchent au soleil et moi avec. Quel plaisir de se sentir propre après tant d'efforts et même pas de douche la veille!

Le repas et l'endroit rechargent nos batteries, sérieusement entamées par les mille mètres descendus ce matin, ajoutés à

l'escalade du col. Rassasié, détendu par l'eau fraîche de la toilette et profondément séduit par le lieu, je m'allonge sur une de ces petites langues de terre cernées par le torrent, la tête à l'ombre et ferme les yeux. Je sens mon dos s'enfoncer dans l'herbe verte comme dans un matelas.

Manu est un compagnon de randonnée extraordinaire, mais très attentif aux diverses contingences qui nous attendent. Soucieux de ne pas arriver trop tard au refuge, il met notre équipée en route peu après la première heure de pause écoulée.

Le chemin est plus facile à parcourir que ce que nous avons du endurer jusqu'à maintenant. Malgré tout, nous devons encore faire face aux murs de racines et autres escalades courtes mais ardues. Le torrent nous suit maintenant sur la gauche, et s'enfonce brusquement dans les profondeurs, alors que le sentier se met doucement à grimper dans un sous bois. L'air est humide et je distingue ses mouvements à la faveur d'une luminosité verte et fraîche. Des mousses jeunes et heureuses recouvrent le flanc de forêt que nous sommes en train de longer. Le torrent est loin en dessous de nous atteignons un pont de bois le surplombant. J'entends aisément le tumulte de ses eaux et de ses tourbillons, mais



sur le pont, il est difficile de le voir. Les parois de la gorge sont noires et difformes, accidentées et recouvertes de végétation tombante, de mousses et d'arbres. Un petit ruisseau venu de plus haut plonge dans la gorge en un mince filet irrégulier. Ses gouttes, transpercées par les rayons du soleil, scintillent et éblouissent. Elles n'existent presque pas, ou uniquement pour briller. Le calme apparent qui règne sur ce pont contraste avec la furie des eaux que l'on devine dans ce repli de montagne. Pressés par la fraîcheur échappée des profondeurs, nous repartons.

Une heure plus tard, le soleil commence à toucher la neige des sommets qui nous entourent. Le torrent qui nous avait rejoints sur notre droite se jette dans la rivière Sabine, qui nous coupe maintenant la route. Le sentier est devenu plat et moelleux, et le refuge n'est plus très loin. En effet, après quelques minutes à remonter le cours de la rivière, nous apercevons les murs rouges et les fenêtres de la West Sabine Hutt, posée à côté de l'eau. Manu pose son sac sur la terrasse en bois, devant le refuge. Fourbus, nous profitons des bancs adossés aux cloisons, en bois elles aussi, pour souffler et commencer à défaire guêtres et chaussures. Si l'on souhaite profiter des derniers rayons du soleil pour se laver, il ne faut pas trainer. Laissant Manu terminer son tour de l'habitation, je rentre dans la pièce principale, après avoir franchi un petit vestibule. La disposition est



différente de la veille – le dortoir est dans la pièce centrale – et les couleurs sont plus chaudes – rouge et bois – mais les services sont les mêmes, l'eau courante en plus.

Manu me retrouve avec quelques buches qu'il a repérées dans un abri, derrière le refuge. Je démarre le feu pendant qu'il prépare ses affaires pour la toilette.

Quand je le rejoins à la rivière, quelques minutes plus tard, il a déjà presque terminé. Pas vraiment convaincu par son choix quant à l'endroit, j'avance un peu plus et trouve une plage magnifique, au pied des montagnes, où j'envisage de laver mon linge à nouveau, confiant une fois de plus dans les capacités du feu à le sécher durant la nuit. La rivière Sabine est large et peu profonde. En face de moi, de l'autre côté de la rivière, s'élève un mur de végétation dont je ne distingue pas bien les couleurs, le soleil ayant disparu. Sur ma gauche, vers le sud, la vallée remonte dans les hauteurs, comme la vallée Travers, ceinturée par un cirque. J'aime ces moments d'intimité avec la nature, intacte, où, seul, j'arrive à sentir où je me trouve en elle.

J'entame ma toilette et mets un pied dans l'eau quand j'entends Manu crier, à une dizaine de mètres de là. Pas vraiment rassuré, je cours dans sa direction pour le trouver en train de pester contre lui-même : en se rhabillant, il a marché sur ses lunettes. Un verre a complètement explosé. C'est un

problème dans le sens où Manu ne voit pas grand-chose, sans lunettes. La solution de rechange sera sa paire de lunettes de soleil. Après qu'il ai pesté deux ou trois fois, je suis surpris par le calme de Manu, qui revient quasiment aussi vite qu'il est parti. La loi selon laquelle se lamenter ne changera rien au bout du compte, si difficile à entendre, à accepter ou à se rappeler dans ces moments là, semble ici lui faire écho sans problème. Il me semble même que je suis plus anxieux que lui, pensant aux difficultés qu'il pourrait rencontrer avec des lunettes noires, si la météo devenait vraiment mauvaise. Enfin, puisqu'il le prend bien et continue à rassembler ses affaires, autant le suivre sur ce chemin là : je retourne me laver ... Difficile malgré tout de continuer à profiter de ces paysages et de leur grandeur après un tel coup de stress.

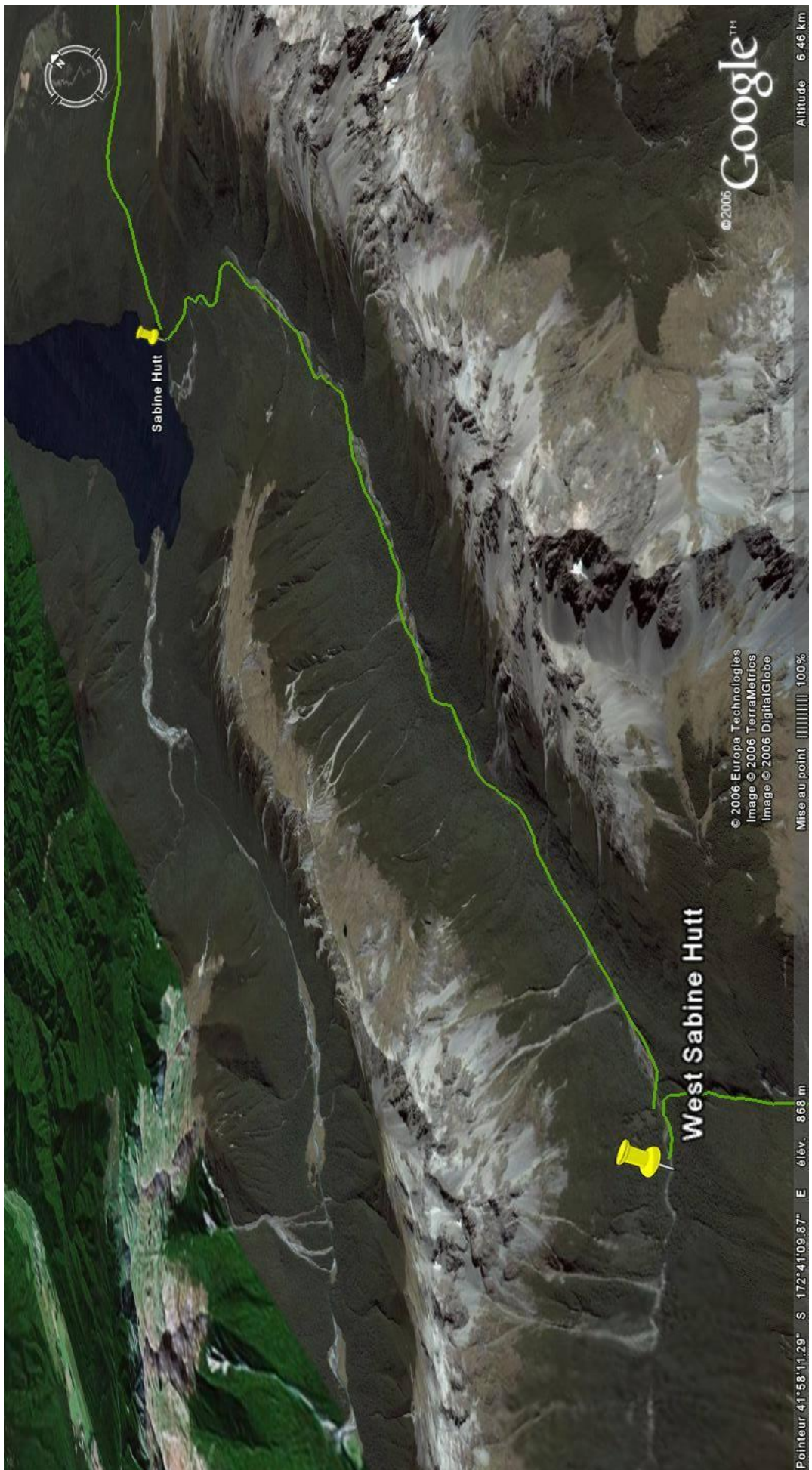
Je lave et essore tant bien que mal mon linge puis rentre au refuge. Posée sur le toit en pente, la cheminée laisse s'échapper de la fumée et répand dans l'air une odeur réconfortante de feu de bois. En rentrant à l'intérieur, j'accroche mon linge, mais nous devons retourner l'essorer ensemble dehors, tant je m'étais mal débrouillé tout seul.

Le poêle est plus petit que la veille mais beaucoup plus puissant. Il chauffe l'eau de notre repas, sèche notre linge, nous réchauffe. Pour le repas, la luminosité a déjà trop baissé,

et j'allume ma lanterne à gaz. Elle diffuse une lumière chaude, qui, mélangée aux parfums et aux bruits de ce refuge, rassure et apaise, après tous les efforts consentis sur la journée.

J'ai accroché mon hamac entre deux poutres et y sirote un thé. Manu et moi discutons un peu, mais la fatigue est là et bien là. A 20h30, dans mon duvet, je tourne le robinet de la lanterne pour l'éteindre.







Apparemment, nous n'avons pas encore trouvé la méthode pour garder le feu actif toute la nuit. Il fait froid dans le refuge.

Manu s'est levé avant moi et a déjà fait chauffer de l'eau. Très gentiment, il m'apporte un café pour m'encourager à sortir de mon doux cocon. Heureusement, j'ai réussi à dormir correctement cette nuit.

Peu avant 9h, nous sommes tous les deux sur la terrasse en train de finaliser nos sacs à dos. Le

Mercredi 18 octobre.

Je vais encore avoir du mal à me lever ce matin. Hier, je me suis dit que nous gagnerions à commencer nos journées de marche plus tôt, mais les résolutions s'évaporent facilement dans la douce chaleur du duvet D'où je suis, j'entends le torrent qui longe notre refuge. La lumière froide du matin peine pour atteindre le fond de la vallée où nous nous trouvons. Elle entre timidement dans la pièce principale, et sa teinte bleutée me laisse deviner qu'il fait beau dehors.

ciel est presque complètement dégagé. Nous empruntons le sentier déjà parcouru la veille jusqu'à rejoindre, à quelques minutes du refuge, un pont suspendu au dessus de la rivière Sabine. Le chemin qui se poursuit au delà est principalement plat. Quelques cours d'eau ou mares de boues se placent toujours sur notre route, mais globalement, la douceur du terrain tranche agréablement avec les obstacles successifs que nous avons été obligés de traverser les jours précédents.

Cette facilité apparente me convient d'autant plus que j'ai omis, hier soir, d'effectuer les rituels étirements. Ce matin, la





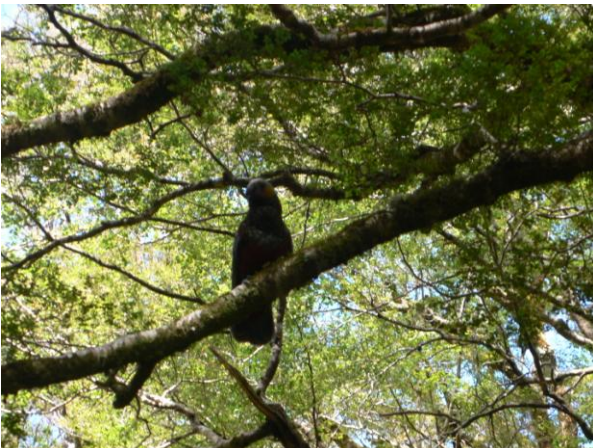
sanction est fatale et je n'ai presque pas d'énergie dans les cuisses. Je compte sur l'échauffement des muscles sur la journée, mais pour le moment, certains diront que « je morfle ».

Le sentier avance parfois à découvert, et parfois s'enfonce dans la forêt sur notre gauche, vers l'ouest. Les chants d'oiseaux, eux, nous accompagnent tout le temps. Je peux reconnaître les Tuis, mais d'autres chants me laissent plus dubitatifs.

Au frais, à l'ombre des arbres, je jette un regard sur la rivière. Quand mon attention revient sur le chemin, je vois Manu, quelques mètres devant moi, ne bougeant plus, le regard planté dans des branches à mi hauteur. Il me fait signe d'approcher doucement. Arrivé à ses côtés, il me montre un Kéa, apparemment aussi surpris de nous croiser

que nous de pouvoir l'observer. Manu m'explique tout bas que le Kéa s'est posé sur cette branche après être passé à quelques centimètres au dessus de sa tête. L'oiseau n'est pas intimidé, il est même volubile. Il ressemble à un gros perroquet qui aurait emprunté ses couleurs à la palette de la forêt, mélange de verts avec quelques pointes de bleu autour des yeux. Le face à face dure quelques minutes, le temps de prendre des photos, puis, lassé, l'oiseau prend son envol en chantant, et disparaît dans les profondeurs de la forêt.

Notre progression reprend une tournure difficile. A nouveau, nous devons monter et descendre continuellement. La matinée est largement terminée, et Manu a faim. Celle-ci se conjugue à sa fatigue des jours précédents, et je comprends qu'il nous faut rapidement trouver un endroit pour nous poser. Heureusement, après un ultime virage amorcé dans une ultime descente, le sentier rejoint la rivière en un joli plat. Le champ de vision s'élargit et nous trouvons un petit endroit à l'ombre. De hautes fougères nous empêchent de profiter de la rivière, mais il nous faut nous abriter du soleil qui tape très fort à cette heure ci. Je pars chercher de l'eau à la rivière et reviens pour entamer la préparation du repas. Je sens dans mes échanges avec Manu, un peu tendus, qu'il était temps de nous arrêter.





Après nous être gavés de pâtes, j'effectue une vaisselle rapide, puis, la tête à l'ombre, posée sur un tee-shirt, Manu et moi faisons une petite sieste. Je regarde vers le ciel. bercé par la vision des montagnes enneigées qui nous entourent, par le bruit de la rivière et par le parfum des herbes hautes, je m'assoupis.

Le repas et la sieste ont sorti Manu de son mutisme, et une discussion légère démarre quand, une trentaine de minutes après nous être allongés, nous repartons. Le chemin longe la rivière, et parfois à tel point qu'il se poursuit dans l'eau ! C'est une vraie

promenade et c'est reposant. A l'occasion d'une pause, un peu plus tard, nous nous asseyons sur un tronc d'arbre géant, couché sur le côté du chemin. De là, nous faisons face à la vallée, à ses hauteurs, ses forêts, ses herbes plus hautes que nous, sa rivière ... Un paysage de montagne sauvage, un paysage de toute beauté.

Quand dans la deuxième partie d'après midi, nous croisons un pêcheur, je me sens presque meurtri. Depuis lundi matin, nous n'avons croisé personne, entendu personne. Lui est là, avec un équipement conséquent. S'il a pu l'amener jusqu'ici, c'est que nous entrons dans une zone plus accessible. La carte me fournit l'explication : nous approchons de la pointe sud du lac de Rotoroa où se trouve la Sabine Hutt, notre refuge de ce soir. La pointe nord du lac, elle, est accessible en voiture. J'en déduis que celui là a du prendre un bateau pour traverser le lac et venir pêcher dans ce coin ci de la rivière. Ça signifie aussi qu'il y a de bonnes chances qu'il nous tienne compagnie ce soir, au refuge. Pour moi, cette rencontre griffe la sensation de plénitude qui s'était installée





avec les yeux, en somme.

Le lac Rotorua n'est plus qu'à quinze minutes et la Sabine Hutt, posée sur son rebord. Nous ne sommes pas seuls au refuge. D'abord, il y a des nuées de *sandflies* pour qui la journée n'est pas suffisamment avancée pour dormir. Nous traversons rapidement ce rassemblement pour rentrer dans le refuge et fermer la porte. A l'intérieur, plusieurs

jusqu'à maintenant, et ternit un peu le tableau parfait de l'endroit que j'avais commencé à peindre dans ma tête.

Enfin, nous pouvons voir le lac. Avant de l'atteindre, le sentier nous fait prendre de la hauteur pour rejoindre un pont qui enjambe la rivière. Nous sommes à une dizaine de mètres au dessus de l'eau, dont le tumulte s'est calmé. En contrebas, nous pouvons l'admirer, apaisée, coulant doucement dans d'énormes bassins profonds de quelques mètres. L'eau, ultra claire, scintille d'un bleu turquoise brillant et reflète quelques verts des mousses qui poussent sur ses aplombs. Ces couleurs ne semblent même pas exister tant elles sont vives. Ce spectacle serait un songe éveillé si un couple ne s'était pas établi ici avant nous, bloquant le seul point d'accès à l'eau. Sans plage pour pouvoir poser nos affaires, je dois me résigner à admirer ce paysage sublime sans pouvoir m'y lover. Toucher

personnes nous saluent. Elles ont posé sur les plans de travail de la pièce principale de quoi cuisiner pour une dizaine de personnes. Ce qui va se passer apparaît alors clairement : les personnes croisées dans la journée, et sûrement d'autres, vont passer la soirée ici, et se payer un bon gueuleton.

Le lac regarde la terrasse du refuge. A gauche de la pièce principale, équipée d'un feu, se trouvent deux dortoirs, où nos



prédécesseurs ont déjà bien étalé leurs affaires. Restent deux places au fond d'une des deux chambres où nous allons vite poser nos sacs : s'il y a des allers et venues cette nuit, au moins, ils n'auront pas lieu devant nous. Manu, courageux, sort le savon et une serviette, et sort affronter les redoutables petites mouches pour se laver. Pour ma part, ça attendra un autre jour. Je rumine notre condition, bien différente de la veille, où Manu et moi étions seuls à profiter du refuge. Par ailleurs, il me semble qu'une petite fête se prépare, et ce n'est pas exactement conforme à l'état d'esprit dans lequel je me trouve. En randonnée, je cherche un contact égoïste avec la nature, un tête à tête, unique, où la compagnie d'inconnus, menaçant notre nuit de surcroît, n'est pas la bienvenue.

Nous entamons la préparation du repas. Pour la troisième fois, nous allons conclure notre journée avec des repas déshydratés. Ils font bien petite figure à côté des plats que se préparent nos voisins, équipés correctement, disposant de viande fraîche et de poissons pêchés cette après midi. Si le côté répétitif de nos aliments ne nous avaient pas sauté aux yeux jusque là, maintenant, c'est chose faite. Ce constat est encore plus cruel quand le mouton est posé sur le barbecue de la terrasse

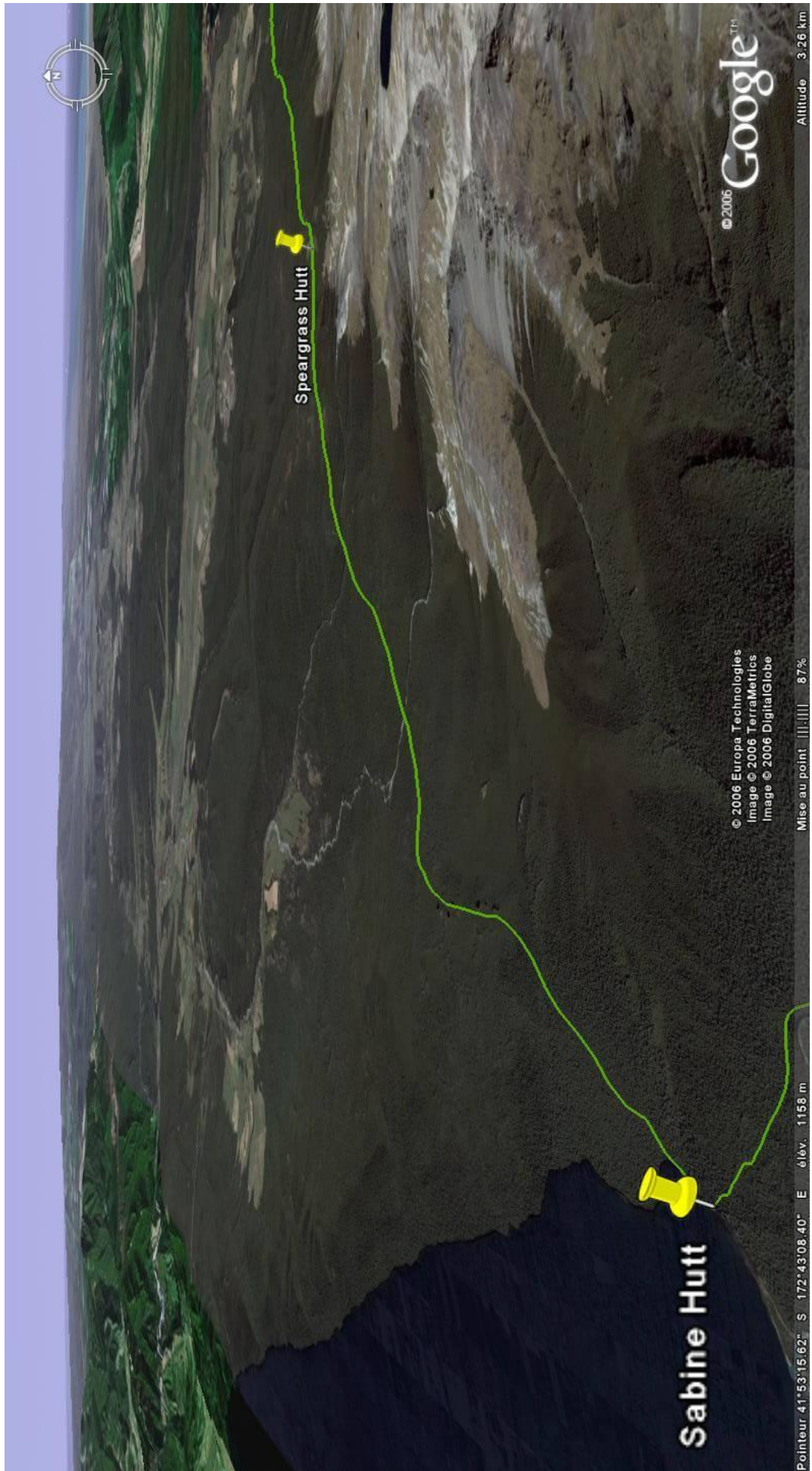
et que les odeurs de viande grillée viennent nous chatouiller les narines. Je sors pour profiter du paysage, dont les couleurs se sont mélangées depuis que le soleil s'est couché. Les *sandflies* se sont éclipsées, et le préposé au barbecue

m'explique qu'elles disparaissent avec le soleil. Après quelques mots échangés, beau joueur, il nous propose quelques morceaux de mouton. Était-il aussi extraordinaire qu'il nous a semblé ? Pour Manu et moi, c'est une vraie joie de mordre dedans, et la compagnie de nos voisins nous apparaît soudain plus agréable.

Eclairé par la lanterne, nous buvons un thé avant d'aller nous coucher. Notre discussion porte sur le programme du lendemain, qui a changé par rapport au programme initial. Nous devons monter à un refuge appelé Angelus Hutt, situé à 1800 mètres, alors que nous ne sommes qu'à 400 mètres d'altitude. En plus de l'effort physique qui nous semble insurmontable, s'ajoute l'absence de cours d'eau sur notre route. Il nous faudrait monter avec nos deux gourdes, ce qui ne sera pas suffisant. Je suis déçu, mais nous n'avons pas vraiment le choix. Aussi, pour rentrer sur Saint Arnaud, nous contournerons la montagne plutôt que de l'escalader.

Sur cette décision, nous rejoignons matelas et duvets. Il est 20h30, et je m'allonge en espérant que nos acolytes ne « fêterons » pas trop fort et que leurs ronflements ne nous réveilleront pas.





Jeudi 19 octobre.

Finalement, la nuit a été bonne. Nos voisins ont bien fait quelques bruits hier soir, mais le hasard nous a fait choisir le dortoir où le ronfleur ne se trouvait pas. A entendre le bruit régulier de narines en provenance du deuxième dortoir, tous n'ont pas eu la même chance.

Des nuages bas, feutrés, recouvrent le lac et ses alentours, comme l'avait laissée présager la météo, rapportée la veille par nos voisins. S'il nous manquait une raison supplémentaire pour nous rabattre sur un autre chemin retour, la voila : si ici il pleut, le chemin vers l'Angelus est à coup sur sous la neige et le vent.

J'ai toujours autant de mal à me lever, mais nous parvenons quand même à quitter le refuge à 8h30, en direction de la Speargrass Hutt, située 800 mètres au dessus de notre point de départ.

Pour commencer, nous longeons le lac. Les nuages sont agrippés aux arbres, cachant



une fois de plus les sommets des montagnes. Cette sérénité s'insinue doucement en moi, un peu contrariée par mon tendon droit qui me fait mal à chaque pas. J'espère qu'une fois chaud, la douleur disparaîtra.

Selon la carte, nous allons passer notre journée en forêt. Pour le moment, les arbres sont énormes, noueux, et couverts de mousse, dont les couleurs vives tranchent avec le plafond gris, solide au dessus de nos têtes. Par moment, le sentier longe de petits étangs à l'eau figée. Les buissons qui les bordent sont





de se poser, il nous faut repartir juste après manger pour ne pas prendre froid.

A mesure que nous progressons, la forêt se transforme. Les arbres énormes, tordus, laissent doucement la place à un enchevêtrement de bouleaux. Ils sont couverts d'un lichen en lambeaux, teinté indistinctement de jaune et de vert pâle. Les arbres laminent les nuages qui nous entourent. Brusquement, à la faveur d'une petite clairière, le sol se transforme en un marais

rouges vin, comme de vieux morceaux de ferraille rongés par la rouille. L'eau est peu profonde et sa surface laisse apparaître des tâches terreuses. Ces « marais de morts », immobiles, inquiètent et ensorcellent en même temps. Le chemin, lui, est avalé par les racines et les rochers. Il disparaît complètement, instillant une sensation diffuse d'égarement. Manu et moi avançons sur des traces différentes, guidés uniquement par les marques orange fixées sur les troncs. Parfois, il enjambe un rocher quand j'escalade quelques racines, ou je traverse une flaque de boue quand il contourne un arbre tombé en travers du sentier.

intégralement recouvert de mousses éponge. La terre est gorgée d'eau, et pour pouvoir continuer, un plancher en bois a été installé, posé sur des rondins. A une vingtaine de centimètres au dessus du sol, nous cheminons entre les boulots malades, au dessus des mousses sang et or, suintant la pluie et les nuages.

A 11h30, l'effort et le froid nous ont définitivement affamés. Le long d'un torrent, à proximité d'un pont suspendu, nous sortons les affaires pour préparer à manger. Au menu, pâtes et bœuf déshydraté en quantité !!! Une planche laissée aux abords du pont nous sert de table, et pendant que l'eau bout, nous essayons de ne pas trop nous refroidir. C'est peine perdue, et seul le repas, avalé en hâte, réussira à nous réchauffer un petit peu. Nous sommes dans les nuages : l'humidité transperce les vêtements et nous glace les os. Impossible

Le chemin suspendu s'interrompt, entravé par un tronc d'arbre, vaincu par les intempéries. Nous regagnons une forêt d'arbres hauts, aux troncs effilés. Ils n'ont de branches qu'au niveau de la canopée. Le vent forçant à l'approche du col, ils s'agitent tous, grinçant une mélodie menaçante. La luminosité baisse brutalement, un dense





réseau de feuilles, situé dans les hauteurs, empêchant la lumière de passer. Cette scène de troncs dansants dans la pénombre, chantant une mélodie douloureuse, emportés par un vent fort, achève cette journée où la forêt aura tout fait pour se montrer habitée, hantée, vivante. Nous sommes à 1200 mètres et franchissons le col derrière lequel le refuge devrait se trouver

En effet, peu de temps après, nous sortons brutalement de la forêt pour déboucher sur une prairie. Elle commence un peu plus haut, sur notre droite, et dévale la pente vers le lac Rotoroa. Un tapis épais de speargrass la recouvre intégralement, faisant disparaître nos

jambes. Furieusement battus par les vents, les buissons ondulent en autant de vagues, comme une mer déchaînée aux reflets de paille. Et c'est au milieu de ces éléments libérés auxquels la pluie vient de s'ajouter que j'aperçois la Speargrass Hutt, plantée au milieu de la prairie, impassible. Comme la pluie s'intensifie, je la rejoins sans tarder.

Manu est déjà entré. Ce refuge est plus petit que les autres et est constitué d'une seule pièce. Selon la carte, ce refuge devait être rudimentaire, sans eau, ni bois. Préparés à passer la soirée sans toilette et dans le duvet pour nous réchauffer, nous découvrons avec joie qu'un poêle trône au milieu de la pièce, des buches posées sur son côté. L'intérieur est cosy, en bois, et deux étages de lits font face à la cheminée, à gauche de l'entrée. Le vent qui cogne contre les murs nous rappelle, si besoin était, que nous venons de traverser une journée glaciale, ce qui rend cette pièce, où nous sommes seuls, encore plus accueillante.



La première priorité, donc, est d'allumer le feu. Manu, ès expert en allumage, s'y colle, pendant que je fais le tour du propriétaire. Le refuge a été intégralement rénové en avril 2006, ce qui explique son état impeccable, et



bien meilleur que ce que la carte ne l'avait laissé deviner. Dehors, il y a un réservoir d'eau de pluie, mais son robinet est lui aussi à l'extérieur. Le temps ne faisant qu'empirer, la toilette promet d'être énergique ! Une fois le gîte un peu réchauffé, Manu et moi préparons notre matériel de bain et notre courage et nous engouffrons dehors. Sous une pluie battante et un vent puissant, nous sommes nus comme des vers et morts de rire. L'instant peut paraître ridicule, mais si c'est dur, c'est surtout mémorable. Pour autant, l'heure reste à l'efficacité, et après 2 minutes passées dehors, nous voilà tout grelotant devant le



poêle, tentant de sécher tant bien que mal.

Il est 16h30, et nous sommes au propre. Comme nous avons très faim, Manu nous prépare un repas. C'est l'occasion de bien discuter, pendant que je remplis le carnet d'intentions et les tickets pour le refuge. Dehors, le vent est déchaîné. Le refuge est un vrai cocon, rempli de la douce chaleur du feu. Sans attendre la tombée de la nuit, j'allume quelques bougies pour combattre la pénombre que nous imposent les nuages.

Un peu plus tard, un Weka hurle sous le refuge, ce qui surprend Manu. Je brave le froid pour essayer de le localiser, et le vois sortir timidement de sa cachette. Il m'observe pendant que je l'observe, puis disparaît dans le champ de speargrass.

Ce long morceau d'après midi est un vrai plaisir et, à l'inverse des jours précédents, me permet d'apaiser le corps après l'effort qu'il a consenti. Calme, reposé, je discute avec Manu avec plaisir, puis, vers 20h, il rejoint son duvet. Je reste encore une dizaine de minutes à regarder la prairie sombrer dans la nuit, et à mon tour rejoins mon matelas.





Vendredi 20 octobre.

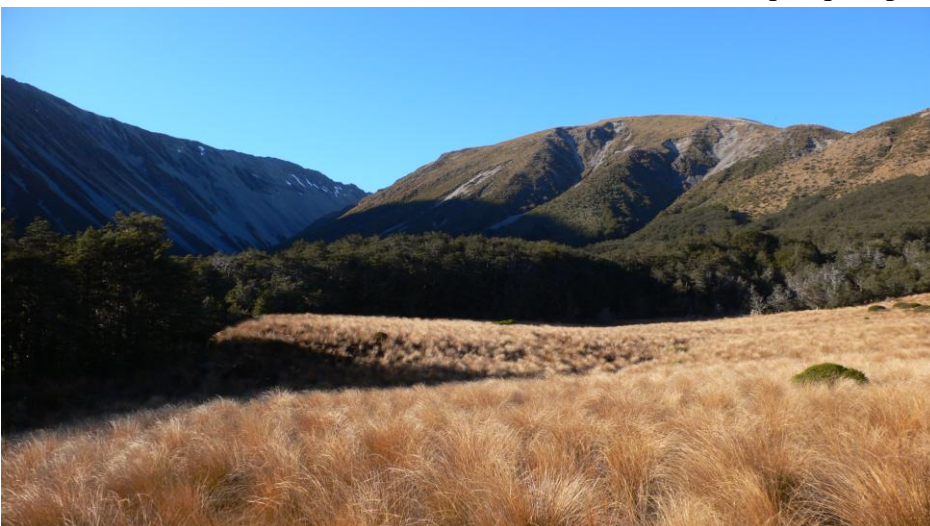
Dernier réveil matin pour cette courte randonnée. La lumière d'un matin sans nuage inonde la pièce. J'ouvre un œil, puis l'autre. D'habitude, je suis matinal, mais je n'aurai décidément jamais réussi à me lever avant Manu qui est déjà debout. Je sirote un café et récupère tout doucement l'usage de la parole.

Dehors, le ciel est impeccable, tous les

nuages de la veille sont envolés. La Hutt est placée au milieu d'un tunnel à courant d'air, ce qui explique que le vent souffle encore ce matin. Le ciel a encore sa couleur bleue nuit, froide comme la glace. Les buissons de speargrass ondulent comme la veille et réchauffent cette toile par les mouvements de leurs teintes dorées.

Lassé des plats déshydratés, je ne finis pas mon petit déjeuner. Je regarde Manu partir faire quelques photos des alentours. Une fois revenu, je suis enfin suffisamment réveillé pour me prendre en charge, et ranger mes affaires. A 8h15, nous quittons le refuge.

Dehors, le sentier est recouvert de verglas par endroit. Avancer est hasardeux et d'autant plus risqué que mon tendon n'a pas l'air décidé à se faire oublier, au contraire. Je boîte





presque et je fais attention de ne pas plier ma cheville à chacun de mes pas. Heureusement, lorsque nous quittons la prairie magnifique pour rentrer à nouveau dans les sous bois, le sentier redevient solide, quand il n'est pas boueux !

Nous commençons par une longue descente qui nous amène au creux du dernier pli de montagne avant Saint Arnaud. Pendant une demi-heure, au creux d'une vallée, nous longeons un petit torrent. Je profite de ces

derniers instants, baignés par un soleil éclatant. Et dire que nous aurions pu ne croiser personne si cette fête n'avait pas eu lieu à la Sabine Hutt. Comme pour dire au revoir, les arbres continuent de se balancer sous les gentils assauts du vent. Comme hier, ils grincent, mais la clarté qui baigne cette journée fait ressembler ces gémissements à de gentils chants d'oiseaux. A plusieurs reprises, nous ne savons pas dire si le bruit entendu était du fait d'un arbre ou d'un Tui, d'un Kea ...

Vers 11h30, après une dernière escalade, nous arrivons au parking d'où nous pouvons voir St Arnaud, au bord du lac Rotoiti ... Nous pourrions rejoindre le point de départ à pied, mais mon tendon est devenu très douloureux, et le reste du parcours s'effectue sur une route. L'intérêt étant limité, nous appelons une navette.

Rentré à St Arnaud, nous découvrons le lac sous le soleil. Au moment de partir, il était couvert de nuages. Aujourd'hui, on voit les montagnes de la vallée Travers vers laquelle nous partions 5 jours plus tôt ...



Lexique

Beacon locator : sorte de GPS/radio pour être localisé en cas de problème grave.

DOC : Department Of Conservation. C'est le ministère néo-zélandais de l'écologie, en charge de l'entretien des parcs naturels nationaux et de l'information des visiteurs. Le DOC center est le centre d'information géré par le DOC pour un parc naturel national donné.

Hutt : refuge. Ceux-ci peuvent être soit « basics », avec matelas et cheminée, soit « serviced », avec en plus, eau courante et bois de chauffage.

Paradise Duck : Canards sauvages bruns vivant en couple tout leur vie. Si la femelle, au cou blanc, meurt, le mâle, au cou noir, se laisse immédiatement dépérir et rend l'âme une semaine plus tard environ. Si le mâle meurt, la femelle s'empresse de refaire sa vie avec un autre prétendant !

Sandflies : Petites mouches vivant par nuées aux abords de tout point d'eau en Nouvelle Zélande. Leur morsure est douloureuse et prend du temps à cicatriser, d'où la nécessité d'un répulsif adéquat. Disparaissent à la tombée de la nuit pour reprendre du service au lever du soleil.

Speargrass : Herbe fine, haute d'une cinquantaine de centimètres, de couleur jaune paille. Pousse en buissons denses, tels des oursins géants.

Water taxi : Service de déplacement payant pour aller d'un point à un autre sur un plan d'eau.

Sites web

<http://www.nelsonlakesshuttles.co.nz/travers%20%20sabine%20valleys.htm>

Notes

- Un autre style rédactionnel aurait pu être choisi, sur le mode de la prise de note, comme si le récit était constitué de notes supposées prises sur le vif, à des moments clés de la randonnée

Générique

- Randonnée réalisée en octobre 2006
- Compte rendu terminé en décembre 2006